

La vie dans les grands ensembles : entretiens avec Christiane Rochefort, Henri Lefebvre et Jean-Pierre Vouga

Autor(en): **Mossé, Claude / Rochefort, Christiane / Lefebvre, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat**

Band (Jahr): **34 (1962)**

Heft 4

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-125282>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La vie dans les grands ensembles

Entretiens de Claude Mossé, reporter à Radio-Lausanne avec

Christiane Rochefort, écrivain,
Henri Lefebvre, sociologue,
Jean-Pierre Vouga, architecte.

20

Claude Mossé. — Au cours d'un récent voyage en Amérique du Sud, j'ai eu l'occasion de passer une journée à Brasilia, vous savez, la nouvelle capitale des Etats-Unis du Brésil. Un ami me demandait au retour ce que j'avais ressenti dans ce qu'on a quelque difficulté, il faut bien le dire, à nommer une «ville».

Brasilia, pour moi, c'est l'année 2060 vécue par des gens qui éprouvent parfois les réactions de l'homme du moyen âge. Ou encore, cela me fait penser à une symphonie de Stravinsky. Si on en écoute quelques mesures, on est intéressé, mais agacé. Si l'on écoute trois ou quatre œuvres de Stravinsky à la suite, pour peu qu'on soit mal éclairé des mystères de l'harmonie, on éprouve la migraine. Voilà: Brasilia m'a donné mal à la tête comme un ouvrage philosophique de Jean-Paul Sartre, ce qui ne veut pas dire que ni Sartre, ni Brasilia ne soient, chacun dans leur domaine, des chefs-d'œuvre.

Cette visite à Brasilia, et l'écho que j'eus d'un récent forum diffusé sur les ondes de Radio-Lausanne, m'ont incité à consacrer ce programme non pas aux planteurs de café, comme j'en avais le projet, mais aux problèmes posés par l'existence de l'homme dans ces ensembles tentaculaires qui naissent autour des villes modernes et qui semblent souvent monstrueux non seulement au promeneur, mais à l'amoureux des villes historiques.

Aujourd'hui donc nous regarderons ce que sont les problèmes parfois tragiques que posent les excès du progrès, source d'insatisfaction, voire d'ennui. Oui, car bien sûr, c'est beau de se dire qu'au lieu de maisons vétustes et sans confort, on va proposer à l'homme d'aujourd'hui une existence dorée garantie par le frigidaire, la télévision et les meubles fonctionnels. Bien sûr, c'est facile pour un syndicat d'architectes de songer à rassembler vingt mille à trente mille personnes dans des cités-dortoirs où des collections de familles dormiront d'un même sommeil garanti par le même thermostat du chauffage collectif. Que veut-il de plus, n'est-ce pas, l'homme moderne? On lui propose du soleil calculé au mètre d'arpenteur, des rues tracées à la règle à calcul et des éclairages qui ne laissent rien dans l'ombre... non vraiment rien... ni l'espoir, ni le désespoir. Regardez-le, cet homme, car j'espère qu'il n'est pas vous. Regardez-le cet homme, c'est le prisonnier luxueusement entretenu d'une prison dont les barreaux sont forgés en antennes de télévision. Voyez-le cet homme, il ressemble à son voisin, et son voisin lui ressemble. Rien ne vient le stimuler. Il ignore la vie sociale, les échanges, il ignore les luttes mais connaît les petits

côtés mesquins. En feignant d'ignorer les autres, il s'ignore lui-même. Voulez-vous savoir ce qu'est la vie derrière ces gratte-ciel en ciment qui se dressent dans le ciel de votre horizon? Ecoutez ce témoignage, c'est celui de Christiane Rochefort. La romancière du *Repos du Guerrier* a vécu dans un immeuble de Bagnolet, aux portes de Paris. De sa vie dans l'ensemble urbain, elle a tiré un roman *Les Enfants du Demi-Siècle*. Ce soir, elle vous raconte ce qu'était sa vie dans l'ensemble.

Christiane Rochefort. — Donc, je suis allée y vivre parce que j'avais reçu un cadeau de la ville de Paris, un atelier de sculpture, car je suis aussi sculpteur. Je ne crache pas sur un tel cadeau; c'était d'ailleurs un cadeau royal, c'étaient des constructions économiques, si vous voulez, mais extrêmement rationnelles, très bien faites, tout était prévu, il y avait salle de bains, chauffe-eau, de la place, de la lumière quand même, le soleil. Il y en avait même de trop. Bon! Alors je suis arrivée là et je me suis sentie un monstre. Je ne sais pas trop pourquoi je me suis sentie un monstre. D'abord, j'étais seule, et cela n'existe pas les gens seuls dans ces choses-là. Il faut être absolument conforme aux normes, et j'étais en dehors de la norme.

Claude Mossé. — Si vous voulez alors, nous allons prendre quelques-uns des mots qu'il faut prononcer lorsqu'on parle de grand ensemble, et tout d'abord la promiscuité, la promiscuité des voisins.

Christiane Rochefort. — C'est par le bruit qu'elle se manifeste principalement (je dois dire qu'autrement, on n'est pas très intimes) et aussi par la vue, parce qu'on voit tout à travers ces choses-là. On n'a pas d'intimité du tout; c'est surtout un manque d'intimité (parce que la promiscuité, c'est lié au tassement: ils sont tous dans la même pièce, quelque chose comme cela). Non, cela n'existe pas; ils sont assez répandus, mais tout le monde voit tout. On est comme une ver tout nu au soleil, en pleine lumière.

Claude Mossé. — Vous avez été témoin de scènes qui se sont passées chez vos voisins, témoin volontaire?

Christiane Rochefort. — J'ai été le témoin de scènes d'enfants surtout; j'étais au rez-de-chaussée, j'ai vu jouer les enfants. Je dois dire que j'ai été frappée par la sottise du jeu des garçons; ça, c'est une chose que je ne suis pas près d'oublier. Ils imitaient exactement, et sans imagination, ce qu'ils avaient vu la veille au cinéma, et c'était toute la journée: pan, pan, pan, pan, boum, boum, trr, trr, trr, toute la journée, toute la journée. Tandis que les petites filles jouaient au château, à la fée, inventaient des histoires. Les jeux des petites filles étaient infiniment supérieurs à ceux des petits garçons. Dans ce genre de groupement, je ne sais pas comment cela se fait, si c'est par la nature ou si c'est sociologique, je ne sais pas. J'ai été frappée aussi d'une chose: l'insensibilité – même pas la cruauté – des enfants. La cruauté des enfants, c'est un phénomène qu'on connaît, destiné à passer, c'est une espèce d'épreuve de temps; mais l'insensibilité, l'imperméabilité... J'ai vu des petits enfants torturer des animaux. Les animaux ne pouvaient pas rester là. Torturer, non même pas avec raffinement, juste donner des coups de pieds, chasser à coups de pierres, et n'y comprenant rien. Je dois dire: là, j'ai été frappée par cet espèce de non-éveil, je ne peux pas dire abrutissement, mais ça n'était pas éveillé, parce que rien ne les éveillait. C'est un climat où il n'y avait pas d'amour, où il n'y avait pas d'idéal, où il n'y avait

pas d'âme, et je crois que cela pèse d'un poids extrêmement lourd sur le développement d'un petit cerveau. Il n'y avait pas de nourriture spirituelle, pas de nourriture de cœur non plus, juste une espèce de confort. Mais l'aliénation m'a paru infiniment accrue. D'ailleurs, j'ai lu dernièrement des statistiques sur le niveau mental pour comparer avec il y a vingt ou trente ans, peut-être. Il paraît que cela ne va pas, mais pas du tout. Or, je pense que pas seulement les grands ensembles, mais la vie moderne, c'est-à-dire les conditionnements publicitaires, les affiches, les «répétez-moi ça tout le temps», cet espèce de disque qui tourne sans arrêt dans la tête des gens, finalement, ont un résultat beaucoup plus catastrophique qu'il ne semble à première vue. Je crois que cela simplifie les «relais cérébraux» mais d'une manière quasiment physiologique, et c'est des choses comme cela que j'ai senties.

Claude Mossé. — Vous ne pensez pas que tout cela est la conséquence de l'ennui que dégagent ces grands ensembles ?

Christiane Rochefort. — Eh bien ! c'est dialectique, l'ennui ; c'est une conséquence, c'est aussi une cause. Je pense aussi que la ligne, la ligne géométrique peut exercer sur l'esprit un effet qu'on ne peut pas mesurer. C'est très frappant, il n'y a que des carrés, il n'y a pas de bousculade, pas de ronds, pas de tours, il n'y a pas de pittoresque, pas d'aspérités ; c'est peut-être ces cubes qui impriment dans les cervelles, surtout dans les cervelles jeunes, une espèce de monotonie, une absence d'imagination, de rêve, de luxe, de superflu. Oui, cela doit faire quelque chose certainement.

Claude Mossé. — Qu'est-ce qu'il y avait comme loisirs dans votre grand ensemble ? dans votre immeuble ? autour : des parcs, des cinémas ?

Christiane Rochefort. — Non, dans celui où j'étais, c'était très inachevé cette chose-là, c'était en dehors de la ville, en dehors de la vie. Le parc d'enfants n'était pas encore fait ; il a été fait depuis. En face, il y avait une espèce de terrain de volley-ball, mais en fait n'y ont joué que les célibataires, les ouvriers italiens pendant qu'ils construisaient la maison. Ensuite, je n'ai pas vu qu'il soit tellement, tellement utilisé. Non, ça manque (ou ça manquait) rigoureusement. Pas de cinémas, et puis alors l'interdiction de faire des bistrotts autour de ces choses-là. Je m'excuse, mais je ne sais pas dans quelle cervelle c'est né. Ça me paraît assez étonnant parce que cela oblige justement le pauvre type à rentrer chez lui encore beaucoup plus tard, parce qu'il a dû rester à la porte de Paris, au bistrot qui est à la porte du métro, là-bas, et après se taper le parcours à pied ou en autobus pour rentrer chez lui. C'est tout ce que ça peut donner comme résultat. Quelqu'un qui a envie de voir du monde et d'écouter un peu de bruit dans un bistrot, dans l'intimité d'un bistrot... il y va, et puis c'est tout. Le manque de bistrotts autour change aussi le climat et l'atmosphère de ces choses-là.

Claude Mossé. — Quand rentraient vos voisins ?

Christiane Rochefort. — Eh bien ! les pauvres, mon Dieu, c'est qu'ils partaient très tôt le matin, tous les hommes ensemble, très, très tôt ; moi je ne les voyais pas partir. Je voyais un monde de femmes quand je me réveillais ; parce que naturellement ces gens qui habitaient par exemple Bagnolet, où j'étais moi, pouvaient aussi bien travailler à Billancourt ; alors ce n'est pas drôle. Ils ren-

traient fort tard. Ils mettaient la TV, ils dinaient, ils allaient se coucher de bonne heure. Beaucoup se levaient le matin de bonne heure.

Claude Mossé. — Quand le silence s'empare-t-il de la maison ?

Christiane Rochefort. — Le silence ? Entre 10 h. et 10 h. 30. A 10 h. 30, il était total.

Claude Mossé. — C'était un vrai silence ?

Christiane Rochefort. — Un vrai silence hallucinant ; ce n'était pas le silence de la campagne, parce qu'il n'y a pas de bêtes qui crient, pas de feuilles qui bruissent ; ce n'était pas le silence de la ville, parce qu'il n'y a pas de rumeurs, c'était un silence tellement oppressant que je ne pouvais pas écrire pendant ce silence-là. C'était un silence où l'on doit dormir et il n'y a aucune autre chose à faire.

Claude Mossé. — Vraiment aucune autre chose ? Avez-vous vu des amoureux sortir le soir ? Est-ce que des sentiments pouvaient se manifester à partir de ces grands ensembles ? Est-ce qu'entre les jeunes gens et les jeunes filles de ces immeubles il y avait des contacts qui pouvaient naître, ou était-ce vraiment le clapier à lapins ?

Christiane Rochefort. — Oh, il y avait des contacts ; il y avait des bandes, les bandes et naturellement les couples. Je n'ai pas tout remarqué. Des couples dans les tout jeunes ; des couples d'amoureux, d'autres qui sont dans les chemins, cela arrivait quelquefois, mais enfin, la norme c'étaient les bandes, des tout jeunes de 15, 16, 17 ans, ou 14 ans même, qui étaient à la porte sur les scooters, les mobylettes, ou des choses comme ça, et tout ce monde-là se rencontrait en groupes et s'en allait en virée.

Claude Mossé. — Et le monde des femmes dans la journée ?

Christiane Rochefort. — Eh bien ! qu'est-ce que vous voulez, c'est l'aliénation dans toute sa splendeur. J'ai entendu (je parle moi, de Bagnolet, c'est un groupe où sont reléguées par priorité les familles nombreuses, alors on ne peut pas dire que ce soit le cas le plus affriolant) toute la journée ces femmes, celles qui ne travaillaient pas (et beaucoup ne travaillaient pas parce qu'elles ont beaucoup d'enfants) s'occuper de la maison, des courses, de choses comme cela. C'est voué à une espèce d'esclavage ménager et on se demande à quoi sert le frigidaire, la machine à laver, le mixer, ces choses qui sont faites pour leur retirer du travail, parce que finalement l'esclavage est quasiment plus profond — en tout cas il est spirituellement plus profond. Maintenant, pour les ensembles plus évolués, plus modernes, plus neufs — non moins hallucinants, mais où l'on a pensé à un peu plus de choses (ou qui ne sont pas réservés aux familles nombreuses) où c'est un peu plus mêlé comme population, comme Sarcelles, ou même Malabry — on parle d'un ennui des femmes dès qu'elles ont moins de travail. Elles disent : Grand Dieu, que faire ? J'ai entendu parler de suicides. Je n'en ai pas parlé parce que cela fait catastrophe. Ce n'est pas la peine d'insister sur le côté catastrophe, le côté banal suffit très largement. Mais enfin, des suicides, j'en ai entendu parler !

Claude Mossé. — Et l'univers du dimanche ?

Christiane Rochefort. — Eh bien ! il n'y en a pas, c'est vide. C'est le week-end, on part. Le dimanche, personne ne reste. Il y a l'univers du samedi, c'est-à-dire le lavage des voitures. L'univers du dimanche, c'est le vide. Il n'y a plus personne, presque plus. C'est très calme le dimanche.

Claude Mossé. — Donc c'est la fuite devant la cellule initiale, ce qui devrait être la cellule initiale, le foyer?

Christiane Rochefort. — Oh, le foyer, mon Dieu, c'est devenu une étrange chose que ce monde formé de couples qui élèvent de petits enfants qui s'en vont dès qu'ils ont 18 et 19 ans. Ce monde, cette cellule, c'est une des plus mauvaises cellules sociales que je connaisse; la cellule du couple formé jeune, faisant des enfants; il vaut mieux le patriarcat avec la grande famille, la dynastie, grand-papa, grand-maman, les oncles, les tantes, les petits cousins et tout cela. Je crois que je préfère encore le patriarcat à cette formule du couple.

Claude Mossé. — Tous ces drames que les financiers chargés des constructions modernes ignorent trop souvent, les sociologues s'efforcent de les comprendre pour essayer d'imaginer des parades ou des solutions possibles, sinon humaines; ces cités, qui ne sont pas des villes, ces cités sans églises, sans rues, sans promenades et même sans cimetières mettent en péril une société reposant depuis plus de vingt siècles sur la nécessité des échanges; la *Cité radieuse* n'engendre que l'ennui, parce qu'il y manque l'imprévu. De la lutte contre cet ennui dépend l'avenir de la modernité.

Voici maintenant le témoignage d'un grand sociologue, le professeur Henri Lefebvre de la Faculté de Strasbourg. Il a étudié la plupart des récents ensembles imaginés par les urbanistes modernes, et il nous fait part de ses inquiétudes qui sont celles de tous ceux qui pensent à raison que le bonheur est tout de même préférable à la technique.

Henri Lefebvre. — Je crois que vous avez tout à fait raison de vous préoccuper du problème des grands ensembles, qui est un problème crucial, un des plus importants de notre époque. Si je comprends bien votre question, c'est au sociologue que vous vous adressez. Eh bien! je pense que les hommes ne sont pas heureux dans les nouveaux ensembles. Dans les meilleurs cas, je crois qu'ils y sont anesthésiés, qu'ils tombent dans une espèce de torpeur où le bonheur et le malheur n'ont plus de sens.

Claude Mossé. — A quel désir correspond tout de même alors cette existence des grands ensembles, pourquoi les a-t-on fait naître s'ils sont contre l'homme?

Henri Lefebvre. — Il y a des appréciations contradictoires sur les nouveaux ensembles: les uns, ceux qui les louent, y voient la préfiguration de l'avenir, l'incarnation de la société nouvelle, de la société de consommation, de la culture de masses; d'autres, très sévères, y voient tout simplement la projection, sur le terrain, d'une société techno-bureaucratique avec toutes ses exigences et toutes ses contraintes. J'avoue que je serais plus près de cette seconde appréciation, encore qu'elle soit très sévère, que de la première. Je crois que, dans les nouveaux ensembles, tout est réduit à l'état de fonction et, en un sens, ce qui est fonctionnel est un progrès sur la construction sauvage, sur la construction sans lois et sans règles. Il y a en effet des fonctions à remplir dans une cité comme dans un organisme. Et pourtant, dans la vie nouvelle, ce qui est fonctionnel commande des comportements et la vie devient une série de comportements, de conditionnements, c'est-à-dire qu'elle n'a plus de sens véritablement humain.

Claude Mossé. — Au cours de vos visites dans ces grands ensembles (comme il y en a d'ailleurs à Strasbourg)

avez-vous eu l'occasion de vous apercevoir que la cellule familiale y est différente de la cellule familiale comme on peut l'avoir dans les appartements ou les villas de type classique et traditionnel?

Henri Lefebvre. — Oui, la situation est assez paradoxale en ce sens que les gens se replient sur ce que vous appelez la cellule familiale. Ils mènent une vie strictement privée autour d'un poste de radio et de télévision par exemple et, en même temps, cette vie familiale, cette vie si fortement «reprivatisée» comme disent les sociologues, est dépourvue de sens parce qu'elle est la proie du bruit. Du seul fait que les nouveaux ensembles construits avec des techniques pourtant très perfectionnées ne soient généralement pas insonorisés, que dans chacune des pièces on entend au contraire, ce qui se passe au-dessus, au-dessous et à côté, la vie a perdu toute intimité. Elle est à la fois familiale, intensément familiale, et dépourvue d'intimité, ce qui crée quelque chose de tout à fait étonnant, par exemple ce couple étrange et qu'on n'avait jamais vu jusqu'à maintenant: «promiscuité-solitude».

Claude Mossé. — C'est-à-dire...

Henri Lefebvre. — C'est-à-dire des gens qui vivent sans intimité, les uns sur les autres, en rapport avec des voisins, mais en mauvais rapports. Ils entendent les bruits des voisins, ils se chamaillent avec eux parce que les enfants pullulent sur les paliers et alors ils sont en promiscuité, et cette promiscuité ne se traduit pas par une vie sociale réelle, elle se traduit par la solitude des individus et des groupes familiaux.

Claude Mossé. — Pensez-vous que les populations recherchent ces ensembles artificiels ou qu'au contraire elles les fuient et qu'on les oblige à y vivre?

Henri Lefebvre. — Sous cette forme, il est difficile de répondre. Je puis vous dire que dans une enquête sociologique que j'ai menée dans un grand ensemble, 58% des réponses ont été négatives, c'est-à-dire que les gens voulaient s'en aller mais, dans le même ensemble, à une enquête qui avait été menée sous le patronage des constructeurs de l'ensemble, des responsables, je ne veux pas les nommer ici, il y avait eu seulement 12% de réponses de ce type.

Alors, vous voyez comme il est difficile de répondre, puisque la réponse dépend de la manière dont l'enquête est menée. Je crois que dans la plupart des cas, les gens veulent fuir d'une manière ou d'une autre et, lorsqu'ils sont dans un grand ensemble, ils souhaitent le petit pavillon dont nous savons par ailleurs qu'il n'est pas une véritable solution au problème.

Claude Mossé. — Est-ce à dire alors que ces ensembles sont mal conçus et qu'il faut chercher ailleurs la solution du logement et de la vie sociale de demain?

Henri Lefebvre. — En ce qui me concerne, j'ai un certain nombre d'idées qu'on pourra trouver audacieuses sur ce point. Je crois que le problème des nouveaux ensembles, et je pèse mes mots, ne sera résolu que lorsqu'on lui consacrera autant d'inventions, de génie et autant de crédits, c'est-à-dire d'argent que, par exemple, à la recherche nucléaire ou à l'exploration de l'espace, c'est-à-dire des sommes colossales. En ce moment, le coût de la vie humaine est apprécié au minimum. Comment voulez-vous que les gens soient heureux? Le bonheur, si on veut le créer consciemment, coûtera probablement extrêmement

cher. Je conçois, pour ma part, des plans de cités nouvelles qui seraient inspirés du grand architecte Ledoux, ou d'utopistes, je ne le cache pas, comme Fourier. Je conçois des cités nouvelles au centre desquelles il y aurait les terrains de jeux. Je suis tout à fait partisan d'une restitution de l'élément ludique dans la vie urbaine, sous toutes ses formes, depuis le café jusqu'aux sports. Et on peut concevoir des villes qui auraient au centre tout ce qui est jeux, y compris les jeux culturels, le théâtre, le cinéma, mais enfin tout ce qui est de caractère ludique, de telle sorte que ce qui est fonctionnel au sens précis du mot, c'est-à-dire les endroits de travail ou les endroits de commerce par exemple, serait réparti autour d'un noyau qui serait un noyau consacré aux jeux.

Je vous donne ces idées pour ce qu'elles valent, mais je crois qu'on sera obligé à un très grand effort d'imagination pour résoudre le problème des cités nouvelles.

Claude Mossé. — Souhaitez-vous que le lieu de travail soit éloigné du séjour d'habitation ?

Henri Lefebvre. — Je pense qu'on a intérêt à ne pas confondre le lieu de travail et le lieu d'habitation, mais évidemment à ne pas trop les éloigner. Je conçois un noyau urbain, que j'appelle transfonctionnel, avec l'élément ludique, avec aussi des monuments auxquels il faudra restituer le caractère symbolique et cosmique qu'ils eurent dans les civilisations passées – qu'ils ont perdu précisément en devenant fonctionnels – et autour de ce noyau, répartis dans des terrains verts, les lieux de travail ; avec des communications très soigneusement aménagées, de façon à réduire au minimum le transport et ce que nous appelons le temps marginal, c'est-à-dire le temps qui n'est peut-être pas exactement perdu, parce qu'on lit le journal, ceci ou cela, mais enfin qui est quand même du temps qui n'est consacré ni à vivre, ni à produire, ni à rien.

Claude Mossé. — Mais alors, si ces cités sont véritablement des échecs pour le bonheur de l'homme, comment est-ce concevable avec les possibilités immenses dont disposent aujourd'hui les techniciens modernes ? Tout de suite, parce qu'il faut chaque fois qu'il y a un dommage trouver un responsable, tout de suite, on pense à ceux qui imaginent d'abord ces ensembles : *les architectes*. On sourit, puis on s'inquiète de leurs conceptions révolutionnaires. Mais que peuvent-ils et que sont-ils vraiment dans l'engrenage sans fin de l'urbanisme d'aujourd'hui ?

Un architecte suisse, M. Jean-Pierre Vouga, a accepté, et nous l'en remercions vivement, de répondre aux objections, sinon aux accusations qu'on formule contre les grands ensembles.

Jean-Pierre Vouga. — Les architectes ont l'habitude d'entendre ces griefs ; ils se sont, les tout premiers, préoccupés de donner aux ensembles résidentiels ces éléments qui doivent contribuer à l'harmonie de la vie familiale, à l'harmonie de la vie humaine. Nous nous sommes déjà souvent exprimés à ce sujet. Mais les architectes ne sont pas seuls en cause et ils ont affaire, dans la plupart des cas, à la puissance d'inertie d'une part, à l'absence de compréhension et surtout d'argent de la part des promoteurs.

Claude Mossé. — Car c'est un problème d'argent, plus que de conception ?

Jean-Pierre Vouga. — C'est avant tout un problème de

financement. Voyez-vous, ces éléments qui doivent contribuer à rendre plus accueillant un ensemble résidentiel, il faut les financer. Il faut trouver quelque part les ressources pour les construire. Une fois qu'on aura prévu l'emplacement nécessaire, on n'aura encore rien résolu, parce que ça coûte cher.

Claude Mossé. — Mais les griefs essentiels demeurent avant tout des griefs d'ordre social et des griefs d'ordre moral. Une des principales accusations formulées ici est sans doute l'ennui souverain et même mortel (puisqu'on a évoqué certains cas de suicides) qu'il y a dans ces grands ensembles. Pourquoi s'y ennuie-t-on ?

Jean-Pierre Vouga. — D'abord, je pense que ce n'est pas une règle. Je pense que l'homme est aussi malheureux dans les taudis ; déracinez-le ou transplantez-le immédiatement dans un endroit où tout à coup il a de la place autour de lui, eh bien, il est impossible qu'il s'acclimate. C'est l'affaire d'une génération au moins. Vous vous souvenez sans doute du temps où on nous racontait que les premières personnes à qui on a donné des baignoires y élevaient des lapins ! C'est l'affaire d'une génération. On ne peut tout simplement prendre l'homme dans les taudis et en faire l'habitant heureux d'un quartier, même pourvu de toutes les commodités.

Claude Mossé. — Oui, car ces commodités seraient essentiellement des commodités de loisirs pour les femmes, pour les enfants. Vous avez songé à cela je pense ?

Jean-Pierre Vouga. — C'est une de nos pétitions de principe. C'est une de nos règles. Une autre de ces règles, c'est d'éviter les villes-dortoirs. Je suis persuadé que les villes où les gens s'ennuient, sont des villes placées trop loin des lieux de travail. Et ces villes, indépendamment du côté mortel qu'elles ont pendant la journée, ont créé ces mouvements pendulaires qui sont condamnés par les urbanistes – ces mouvements qui ont pour effet d'encombrer les moyens de transports, les routes à la sortie des agglomérations aux heures de midi ; c'est une chose condamnable à tous points de vue.

Claude Mossé. — Une objection encore. Et si au lieu de construire des appartements dans des ensembles qui soient tous identiques et qui s'adressent à la même clientèle, on essayait de faire des mélanges, car c'est de mélanges sociaux et hiérarchisés que sont nées les villes de type historique.

Jean-Pierre Vouga. — C'est une très bonne remarque de votre part. Il faut absolument varier les types d'immeubles et même, à l'intérieur des immeubles, il faut varier les types d'appartements. Il y a par exemple à Berne, où cette politique est très intelligemment comprise, des immeubles qui sont financés de trois ou quatre façons différentes, si bien que les locataires de ces immeubles sont de trois ou quatre classes sociales différentes, et pourtant, c'est exactement les mêmes immeubles. Vous voyez qu'on pense à ces problèmes. Le tout, c'est de ne pas laisser le hasard présider à la création.

Claude Mossé. — On nous a dit aussi, M. Vouga, que dans ces grands ensembles qui dégagent l'ennui, on avait pensé à loger, mais non à faire vivre, et que des statistiques ont apporté la preuve que, depuis leur existence, il y avait beaucoup plus de délinquance juvénile.

Jean-Pierre Vouga. — On a cité des cas, mais je crois bien que la plupart de ceux qu'on a pu relever concernaient

des ensembles qui n'avaient jamais été achevés. Je me souviens d'un film où on voyait une bande de jeunes crapauds évoluer dans des terrains vagues. Les immeubles étaient achevés, mais les entrepreneurs étaient allés plus loin, construire d'autres logements sans se préoccuper de terminer les abords des premiers, il y a là une situation de fait intolérable.

Claude Mossé. — Si vous le voulez, nous allons aborder alors le problème le plus grave: pour que cette situation de fait change, il faut qu'on agisse; car les entrepreneurs ne sont pas des philanthropes, ils sont même tout le contraire de cela. Quelle peuvent être alors, la part et les exigences de l'Etat pour que cette politique change?

Jean-Pierre Vouga. — Ah! voilà le grand problème. Evidemment, lorsqu'il y a des déficiences, on est prêt à en accuser les pouvoirs publics. Ils n'ont certainement pas les moyens de parer à tous ces obstacles; essayons donc d'écouter les urbanistes! Eux au moins, à défaut de fournir les moyens, ils fournissent, et ça je puis vous en persuader! ils fournissent les méthodes. Ils sont en mesure de dénoncer tous les excès, même si ces excès apparaissent déjà sur le papier. Ils sont en mesure de dire: cette solution-là n'est pas viable. N'allez pas demander davantage à l'Etat. Il faut tout de même qu'il puisse compter sur le bon sens de ses administrés.

Claude Mossé. — Voilà. Nous avons posé un problème qui est peut-être le vôtre ou qui pourrait le devenir demain. Il ne fait aucun doute qu'il touche aux fondements mêmes de la condition humaine, cette condition qu'il ne faudrait pas détruire sous prétexte de la moderniser.

Sténographié d'après la bande d'enregistrement. MP.

Urbanisme et constructions scolaires

Un problème résolu Clarmont, Reverolle, Vaux et Bussy-Chardonney se sont entendus pour construire ensemble une école

L'an dernier, l'école du village, faute d'effectif, a dû fermer ses portes; mais, réunie aux communes de Reverolle, Vaux et Bussy-Chardonney, la commune de Clarmont a participé à la création du magnifique collège de Chaniaz qui voit chaque jour arriver les enfants des quatre points cardinaux. Heureuse innovation que cette communauté scolaire (comme l'a dit le président du groupe scolaire lors de l'inauguration dans un temps où tout est communauté, les habitants de nos villages ont mis en commun ce qu'ils avaient de plus cher: leurs enfants).

Le contact de ces gosses entre eux comme aussi une meilleure répartition de l'enseignement a été une réussite complète et porte déjà ses fruits. Cette nouveauté en matière scolaire est à recommander à toutes les communes que des problèmes analogues embarrassent.

Pour et contre la navigation sur le Rhin entre Bâle et le lac de Constance

On reparle actuellement beaucoup de l'ouverture du cours supérieur du Rhin à la navigation, entre Bâle et le lac de Constance. Du côté suisse, le canton d'Argovie a déjà procédé à de minutieuses enquêtes et fixé approximativement l'emplacement de son futur port: Brugg ou Klingnau. Cette solution ne fait évidemment pas l'affaire des Zurichois qui prétendent que le port doit leur appartenir. Leur choix: Eglisau. Ils ont même créé une Commission d'étude spéciale, qui a tenu séance pour faire le point de la situation. Après avoir constaté avec satisfaction que toutes mesures utiles allaient être prises pour empêcher la pollution des eaux en aval du lac de Constance, elle a voté une résolution comportant les sept points suivants:

1. L'augmentation du trafic dans les ports bâlois exige l'ouverture dans les plus brefs délais, de la navigation sur le cours supérieur du Rhin, le rail et la route n'arrivant plus à assurer l'évacuation normale des marchandises déchargées.
 2. La réfection de l'usine hydro-électrique de Rheinfelden, qui sera prochainement entreprise, devra comprendre la construction d'écluses.
 3. Des négociations devront être ouvertes le plus rapidement possible entre les autorités allemandes, autrichiennes et suisses, en vue de la conclusion d'un accord sur le statut de la nouvelle voie d'eau.
 4. La mise en chantier de la première étape Bâle-Eglisau devra suivre immédiatement la conclusion de ce traité.
 5. La seconde étape Eglisau-lac de Constance débutera dès que la première sera terminée.
 6. Le Gouvernement zurichois poursuivra l'élaboration d'un plan d'équipement régional comportant notamment les voies d'accès au nouveau port, par le rail et par la route.
 7. Le Gouvernement zurichois recherchera dans les plus brefs délais les voies et moyens de relier – sur le sol cantonal – les régions industrielles à la future voie d'eau.
- Précisons que la commune d'Eglisau a déjà acquis tous les terrains nécessaires à l'établissement de son port.

Feuille d'Avis de Neuchâtel.